

28^e Prix Louis Guilloux des jeunes

2022

La Société des
organise son vi
Guilloux des Je
qui a pour obje
de cet écrivain
générations à

Sujet proposé :

En 1954, Louis Guilloux est témoin d'une scène qui se déroule dans un restaurant parisien entre un client et le serveur.

« Près de nous, était assis un jeune homme (disons plutôt : un homme jeune) d'une grande force, d'une certaine beauté d'athlète, un jeune bourgeois qui fit au garçon une réponse très dure, en le priant de lui préparer sa salade* : " Je ne fais pas ma cuisine moi-même." Cela fut dit sur un ton d'une extrême grossièreté et, dans le même instant, le regard de la personne assise devant moi et le mien se rencontrèrent. »

Louis Guilloux, Carnets (1944-1974),
éd. Gallimard, p. 284.

* Rappelons que le client avait alors, à disposition, huile et vinaigre pour assaisonner à son goût la salade.

2022

Prix Louis Guilloux des Jeunes

2022

FLORENTIN TESTU

Le milieu

Prix Lycées 2022

ALICE MARIE-OLYMPE LE DAUPHIN

Un souvenir

Prix Lycées 2022

JULIETTE DUTEIL

Filou, le chat

Prix Collèges 2022

ÉLY DESBOIS - EMMA JAFFRY

Lettre à Gwen Liéval...

Prix Collectif Collèges 2022

LE MILIEU

Arrivé au seuil de la propriété, Joseph Martin se découvrit, racla son crâne de sa main large, frottant ses cheveux coupés courts et mangés par la calvitie, puis réajusta sa casquette. La journée avait été estivale, le ciel dégagé, l'air pesant, l'atmosphère léthargique. Il leva les yeux vers ce soleil ensommeillé, drapé de nuages orangés qui s'enfonçait derrière le talus. À contre-jour, la petite maison familiale des Martin devant laquelle avait été garée sa camionnette. « *Martin Plomberie Chauffage* ».

Cette bicoque typique, voire banale, était dans la famille depuis plusieurs générations. Elle hébergeait aujourd'hui sans doute les derniers Martin. Joseph y vivait avec sa mère, vieux garçon. Elle avait été témoin de la venue de la modernité. D'abord la départementale, qui avait subi une refonte comme elle avait été détournée, et il avait fallu l'adapter au trafic plus intense d'un village où des baraquements de citadins se construisaient. Elle passait d'abord plus loin, mais la carrière était apparue, il avait alors été décidé qu'elle longerait la maison des Martin, avec son lassant cortège matinal et vespéral de nomades. Mais ce n'était pas le plus bruyant. La carrière, elle, mangeait la terre dans un tonnerre de roche broyée. Ce repas avait d'abord retenti dans le lointain, mais la vorace jamais n'avait encore été rassasiée. Elle avait grossi à force de ronger la pierre. Elle s'étendait doucement. Le talus qui cachait le banquet s'était avancé, il avait grignoté le terrain jusqu'à dominer la maison des Martin. Avec lui s'était rapprochée et amplifiée la digestion rocailleuse.

La vieille n'avait pas qu'assisté à l'emménagement de la modernité de chez elle, derrière les carreaux. Elle qui provenait d'une famille d'ouvriers agricoles, elle avait été la première génération à aller pointer. Ça n'a l'air de rien comme ça, elle reste après tout une ouvrière, une galérienne, mais la chaîne, ce n'est pas les champs. Une société avait disparu, étouffée par la machine. Le labeur dans la nature, son travail sous le soleil, dans la clarté et l'évidence avaient été remplacés par l'utilité. Les gens désormais devaient

se rendre dans d'immenses boîtes froides pour combler leurs besoins, chacun rejoindre son poste, sa fonction. Il fallait revêtir des couches et surcouches de vêtements, voire de la maille, par sécurité. Et si les mains coupées et autres mutilations sont prévenues, c'est le rythme régulier de la chaîne et un environnement artificiel et inhumain qui finissent par user. La machine s'était dressée face à la mère Martin, immuable, et elle avait dû s'y adapter, se métamorphoser sous son joug. Mais le plus terrible reste sûrement les bouchons qu'elle devait se coller dans les oreilles pour ne pas devenir sourde, à trop entendre le mugissement des machines, irrémédiablement séparée de ses collègues, des inconnus. La mère Martin avait fait en sorte que son enfant échappe à ce sort : elle l'avait envoyé en apprentissage.

Joseph, maintenant artisan réputé dans le coin, finissait sa journée par une intervention dans le voisinage. Il attendait devant la propriété de l'autre côté de la départementale. Il n'y avait pas d'interphone. Il restait debout devant la grille. Les gens de la commune connaissaient bien les murs le long desquels il promenait son regard et dont les pierres à cette heure prenaient une teinte dorée. Généralement une promenade à pied ou à vélo, le long de cette clôture, est agréable, dans l'oisiveté dominicale. Bien que sur le portique soit affichée dans son cadre « *Propriété privée* », les murets qui la ceignent n'en interdisaient pas l'accès, ils étaient anciens, couverts de lierre, lézardés, voire mi-effondrés par endroits. Ils étaient une ruine bucolique. Sous leurs airs de décors, personne pourtant, du moins dans la commune, n'aurait osé les franchir. On ne cherchait généralement pas à savoir ce qui se tenait derrière eux.

Cette enceinte renfermait un terrain comme vierge de toute présence. Personne n'y pénétrait, mais on ne voyait jamais non plus quelqu'un en sortir. Cependant le château n'était pas abandonné, il trônait loin, au fond, au cœur de la propriété, au bout du long chemin partant du portail dont les grilles restaient closes. Il semblait immuable, comme tout ce que les murs malades ceignaient. Rien ne bougeait là-dedans. Le léger bruissement des feuilles était tout ce que portait le vent depuis le parc où dodelinaient les branches. Pas même un animal dans ce parc. Décidément, en l'examinant de plus près, cette propriété était bien étrange : suspendue dans le temps, aucun vestige d'homme, un gazon coupé et égal pourtant. Ce lieu touchait apparemment à l'éternité, même s'il voulait le faire oublier. La paix absolue y régnait.

Cela ennuyait Joseph, il bailla. « Il pourrait quand même se montrer », même s'il brisait une harmonie si travaillée. « Je ne vais pas coucher dehors parce que monsieur fait les barons retiré dans sa bulle ». Les ombres étaient déjà longues. L'obscurité avait englouti la bicoque.

Il poussa la grille rouillée d'une main. Les gonds grincèrent.

Il saisit sa boîte à outils et s'avança dans l'enceinte. Le chemin allait droit au château, posé au bout de l'allée symétrique. Entre les deux rangs parallèles de cyprès étirant leur ombre, les derniers rayons du jour projetaient sur le manoir une douce lueur jaunâtre qui faisait briller les carreaux des grandes fenêtres, percées dans la façade, comme des ors ternis. Dans ce qui restait de ce flot lumineux circulait Joseph, précédé de sa longue silhouette de ténèbres claudicante. Il commençait à décliner. Et il marchait sur les graviers du chemin comme dans une église. Ses pas devaient résonner dans tout le parc. Ou plutôt, il marchait comme en un cimetière, où il craint toujours de troubler le deuil des familles en écrasant le gravier. Le chemin était interminable. Entre les cailloux, aucune herbe ne poussait. La bordure du chemin était nette et coupait le gazon.

Le château appartenait à Sallerd. Il l'avait racheté quelques années plus tôt à une vieille famille noble, désargentée qui n'avait pas besoin d'une si grande bâtisse sur les bras. À part peut-être pour perpétuer l'héritage d'ancêtres glorieux ou pour reconstituer une apparence de dignité désuète et ridicule. Vivre dans un passé révolu en somme. Quant aux Sallerd, c'était une famille du coin qui avait fondé une entreprise au siècle précédent. La carrière était à eux : ils faisaient construire ou rénover les autoroutes. Ils possédaient aussi un groupe de grande distribution avec sa propre marque, et donc ses propres usines. L'abattoir à C... leur appartenait. Ils avaient déjà fait bâtir une maison plus loin sur la départementale, à côté de la carrière. C'était une grande maison aux allures de manoir, où se mêlaient vastes baies vitrées et archères, l'ardoise et une tour couronnée de créneaux, le tout dans une imitation de maçonnerie bretonne, posé fièrement en surplomb de la voie publique. Depuis le retrait du vieux, son fils avait repris l'affaire, il avait eu l'ambition de se procurer son dû : un château, un authentique, un bâtiment solide et grandiose comme on n'en fait plus pour régner en bon prince sur son peuple de travailleurs.

Joseph débarqua enfin sur le parvis. Le château était massif, bien plus imposant que l'image pittoresque qu'il évoquait, retiré dans le lointain, derrière sa grille. Contrairement à l'enceinte il paraissait dans toute sa splendeur. La chaux était éclatante à la lueur qui émergeait des larges fenêtres. L'obscurité gagnait le parc. Il s'immobilisa un moment face au monstrueux bâtiment qui semblait pourtant accroupi, recroquevillé. Il se serait bien grillé une cigarette. Sa journée aurait dû être finie. Généralement avant le dîner, il fumait au seuil de sa petite maison, ses yeux vaguant au hasard, à s'attacher aux autos qui filaient avec leurs lumières, ou tentant de percer les ténèbres qui soustrayait à cette heure le château immuable, derrière sa grille, réduit à quelques rectangles blancs. Joseph devina à sa droite, sous un hangar d'une obscurité impénétrable, quelques reflets qui formaient une masse légèrement arrondie. L'auto de Sallerd. Sûrement un de ces engins hauts sur roues, hypertrophiés, aux airs de bête prédatrice. Joseph considéra la haute façade, puis s'avança dans la lumière. Il traversa la cour illuminée, gravit les quelques marches vers la porte aux grands battants. On se rend mieux compte de leur taille à leur pied.

Il sonna.

Quelques instants encore de silence. Des pas réguliers et étouffés se rapprochent. Un battant s'ouvre. Un visage d'homme se montre : des yeux bleus méfiants, des cheveux bruns mi-longs feignant la liberté, une barbe peu fournie prétendant au naturel couvrant une mâchoire large. L'ensemble donnait un bel homme, coquet et poursuivant un idéal masculin.

- Bonsoir. Je viens pour votre problème d'évier.
- Vous êtes en retard, dit-il en fronçant les sourcils. Entrez.

Il ouvrit grand la porte, dévoilant un corps qui, malgré la chemise au col déboutonné, apparaissait comme musclé, ferme et ciselé. Il en était de même pour les jambes aux larges cuisses, saillantes sous un pantalon noir. Joseph entra et suivit le jeune homme. Il marchait fébrilement sur les tapis. Comment un homme pouvait être si beau, si fort alors qu'il ne travaillait pas avec son corps ? Il semblait venu de ces vieux tableaux qu'on voit dans les musées, où les hommes arborent la musculature digne d'un corps aux proportions harmonieuses. Son regard fuyant croisa un miroir. Il aperçut un moustachu au pas maladroit, comme s'il était saoul, suivre en traînant

sa bedaine dans son bleu sale cette force incarnée à l'habillement simple. Il fendait l'air immobile de son pas déterminé. Sur ce corps solide la chemise flottait. Ses cheveux dansaient. Réguliers.

Le plafond était haut. Il ne correspondait pas au château : aucun lustre ne pendait, aucune draperie en stuc ne s'y accrochait, aucun motif. Sur les murs, ni marbres, ni dorures. Aucun tableau. Sous ses pieds – au-delà de son ventre – un tapis gris, uni. Ils arpentaient un long couloir, large aussi. Le manoir aurait semblé ne pas pouvoir le renfermer. Ce couloir était blanc et carré, ses murs lisses ne laissaient pas voir d'imperfection dans leur surface pure. Le plafond : plat. Rien ne dépassait, les lampes y étaient intégrées, leur lumière étayait cette création aseptisée. Sur toute la longueur des murs, rien qu'une glace sans cadre, redoublant le vide de cet espace.

Ils dépassèrent une porte ouverte. Joseph y entrevit des haltères. Cette pièce était elle aussi blanche, sauf le sol, où un parquet tentait de réchauffer cet environnement artificiel. Des tableaux cependant pendaient aux murs. Toujours dans l'épuré, ils affichaient des formules brèves en anglais. Sûrement des slogans. Il y avait dans cette pièce différents équipements pour les exercices du corps. Ils étaient noirs et composés pour la plupart de quelques barres de métal soudés, de poids et d'une banquette, noire elle aussi. Au milieu trônait une machine. Son cœur était un siège. Tout autour se développait une structure métallique conçue pour l'homme. Toute l'armature se déployait, prête à tourner autour de cet absent. Et contrairement aux outils qui imitent le corps humain, tendus vers autre chose, tous les équipements de la salle semblaient avoir été moulés autour de lui. Cette machine était un cocon incroyablement confortable, rien à voir avec les instruments de torture d'un autre âge, qui peuvent aussi être des moulages.

La vision disparut. Joseph suivait toujours Sallerd callipyge. Le pas toujours incertain. Quelques tremblements. Joseph passa la main sur son front où perlait la sueur. Les mains moites. Le silence.

- C'est une bien belle maison que vous avez là.
- Merci, répondit-il quelques instants après avoir tourné la tête, dérangé.
- Vous venez d'emménager ? continua Joseph après un moment de gêne.
- Non, s'étonna-t-il. Pourquoi ?
- Vous ne comptez pas la décorer ?

Sallerd détourna la tête, interdit. Ils continuèrent de marcher, accompagnés par leurs pas. Ils s'engagèrent dans un couloir plus petit à droite.

– Vous savez, tenta Joseph, ma mère a travaillé pour vous.

– Ah bon ? Où donc ?

– À l'abattoir de C... Elle était dans le secteur cochon. Elle débitait bien.

– Elle a eu une promotion ?

– Non Monsieur. Elle n'a même pas été casque jaune. Mais faut savoir où est sa place ... Catherine qu'elle s'appelle, Catherine Martin.

– C'est vous le voisin d'en face ?

– Moi-même. C'est pas vous qui m'avez appelé ? Ah non, c'est vrai. Votre femme peut-être ?

– Non, c'est une secrétaire qui s'en est chargé.

Au bout du couloir, ils entrèrent dans la cuisine.

– Et vous, comment que vous vous appelez ?

– Édouard, lâcha-t-il après s'être retourné et l'avoir dévisagé avec mépris.

La cuisine était grande. Joseph ne pouvait pas apprécier avec précision sa superficie, comme elle était vaste et quasiment vide. Il avait l'habitude d'un mobilier dense casé dans un réduit. Là il ne pouvait pas juger la contenance de la pièce. Très précisément en son centre, une table carrée, parfaitement perpendiculaire aux murs, autour de laquelle se pressaient des chaises géométriques disposées à égale distance. Des luminaires sphériques, d'où émanait un rayon diffus, planaient sur cet arrangement, comme suspendus dans leur révolution. Au-delà, la cuisine se tenait dans son angle, amas ingénieux de surfaces planes et d'arêtes aiguës. Cette structure de proportionnalité avec son frigo en colonne carrée, son plan de travail en pavé, ses tiroirs et ses passages millimétrés, prétendait à une harmonie purement mathématique. Tout un monde de formes se déployait en noir sur fond clair.

Toujours ces cloisons blanches, sans aspérité. Cependant, à intervalles égaux, des renforcements noirs où luisaient des vitres sur l'obscurité, et des peintures. Pas de figuratif dans ce milieu abstrait, mais des figures colorées, juxtaposées, où le pinceau de l'artiste avait cependant laissé sa marque : leurs lignes trahissaient leur perfection, leur surface heurtée, cabossée les tirait de l'abstrait.

Sallerd gagna la cuisine. Il était à sa place dans ce cadre. Un homme avait domestiqué la géométrie et régnait glorieusement sur ses formes. Joseph le rejoignit, jurant avec la spiritualité du lieu. Il lui indiqua la seule pièce courbée de cet ensemble : le robinet – avant tout une vraie section de cercle. Il posa sa boîte à outils cabossée et écaillée sur un sol plat et uni. L'eau ne s'évacuait plus.

– L'évier est bouché ?

– Oui.

La nausée remonta des entrailles de Joseph sous le regard froid de Sallerd. Il s'accroupit difficilement devant ce corps ferme et droit. Il accéda au siphon, lui-même peint en noir, puis ramena sa caisse devant lui et s'enfonça sous l'évier. Savoir Sallerd derrière lui, hors de sa vue, l'écœurerait encore. Il lui aurait fallu un seau ; il plaça sa boîte ouverte sous le tuyau, ça devait suffire. Le plombier desserra le regard de dégagement. Un torrent d'eau souillée se déversa en quelques instants et inonda ses outils, gicla sur ses mains. Pas d'éclaboussures sur le sol, ça avait suffi. Après avoir retiré le siphon, il le récura, plein qu'il était de morceaux informes et méconnaissables, ramollis par l'immersion. Floc. Floc. Ils tombaient par agrégats visqueux sur son matériel. Les mains vaseuses, Joseph se dégagea péniblement du placard étrié en traînant ce qui lui avait servi de seau.

Il se redressa. Sallerd fixait le tuyau, plus précisément le collet d'entrée. Joseph l'avait serré à fond. Il n'était pas exactement dans sa position initiale, un peu de travers. Il rabattit ce placard. Sallerd fixait toujours, désormais le vide, le regard vague, dans ses pensées. Il lui avait laissé un billet sur le plan de travail, Joseph le serra dans sa main sale et le glissa dans son bleu. Sallerd était revenu à lui et le voyait maintenant comme un intrus. Il resta un peu debout, le bras gauche le long du ventre, la caisse pendue contre sa cuisse.

– Oh ! Vous n'avez pas besoin de me raccompagner, vous savez. Je connais le chemin ... Bonne soirée !

– Bonsoir.

Joseph s'enfuit sans se retourner une fois. Il s'échappa d'abord du manoir en bridant sa course. Une fois la porte dépassée et dûment claquée, il redoubla son pas et tira sa casquette sur ses yeux, tête baissée. Il n'y avait plus de prudence quant au gravier, qu'il chassait presque sur son passage.

Rentré dans sa maison sous le talus, il devait encore préparer la popote. Il accrocha sa casquette à un clou dans le mur. La maison était sombre et calme, juste une rumeur. Il passa devant un buffet antique, poussiéreux qui dégueulait un tas de paperasse, du courrier, des journaux et des annuaires, et gagna le salon minuscule où la lumière était éteinte. Le papier peint démodé était cependant visible, la télé était allumée. Face à l'écran aveuglant, noyée dans un grand fauteuil fatigué, la mère dormait. Le faible éclairage bleuâtre et saccadé embaumait un visage émacié et mangé par les rides. Elle ne bougeait pas, la tête en arrière et les bras maigres posés sur les accoudoirs. Elle semblait ne faire qu'un avec le cuir défraîchi du fauteuil. C'était comme s'il digérait lentement la bonne femme dans son tablier bleu à fleurs roses.

FLORENTIN TESTU
Prix Lycées 2022

UN SOUVENIR

Ce matin ou plutôt la dernière fois que je m'en souviens
je suis allé à la mer.

La mer ces vagues immenses qui se jettent sur le sable fin
comme une proie qui tente de dérober ce bijou aux siens
je me suis souvenu

Ou plutôt je devrais dire j'ai entendu

Une phrase

Un mot

Une phase de ma vie un signe d'en haut

Je ne sais pas * C'est en revenant

Le soir ou plutôt la dernière fois que je m'en suis souvenu
alors que j'entrevois la lune

Une phrase

Un mot qui s'éclaircissait

Je le sais

Je me souviens

C'est alors que j'observais je regardais

Le paysage

Il me semblait bien étrange comme si l'âge le consumait

Une nouvelle vague frappa

Je l'avais reconnue

Comme si la mer avait le pouvoir de me faire recouvrir
ce que j'avais perdu

La phrase ou plutôt, un mot « moi-même »
« je ne fais pas la cuisine moi-même »

C'est là

Dès ce moment-là que j'ai commencé à la perdre

Comme un souffle qui balayait ce polyèdre

Les angles s'arrondissaient

Toi

Notre première rencontre

Une nouvelle vague vient à ma rencontre

Une phrase un mot ou plutôt cette fois un message

Nos regards qui se croisent

Je le sais

Je me souviens

Nouvelle vague

Puis deux pêcheurs récupérant leur madrague

Un jeune homme

Ou dirais-je plutôt un « homme jeune »

D'une grande force

Je n'y arriverai pas

Il n'y a plus de vagues

Les perles de sable ne sont plus mouillées elles sont desséchées

Un espoir qui fait vivre

J'étais comme ivre
De toutes les pensées qui me sont parvenues
Je ne sais plus comment les digérer
Je continuais de marcher
Longtemps
Comme si le temps n'existait plus
J'arrivais au bout du sentier
Devant une falaise où j'entrevois toute la mer
C'était maintenant
Je n'avais plus d'autre issue
C'est alors qu'une nouvelle vague apparut
Je l'avais reconnue et maintenant je suis ému
Par cette présence soudaine
Quand j'avais vingt ans ou plutôt la dernière fois
que je m'en souviens
Je t'ai vue
Je m'en suis souvenu
Comme la vague qui vient de s'échouer
Et qui lutte à nettoyer
Ces petits débris laissés
Ces petits morceaux de verre
Que l'on ne pourra jamais recoller

J'ai vingt ans et maintenant je m'en souviens
Cette étincelle qui vient contre la mer
Une injustice éclate
Une injustice dans ce restaurant
Entre le serveur et un client
Je ne sais plus
Peut-être n'y arriverai-je plus
C'est alors qu'en levant les yeux, j'aperçus
La lumière de la lune
Qui venait juste d'apparaître à travers la brume
L'espoir
L'espoir qui apparaissait de nouveau
Qui me donnait envie de croire
J'avais envie d'écouter cette histoire
Et encore
La mer se déchaîne
Tout se mélange
Je me souviens
En premier une injustice grâce à laquelle
Je me glisse
Au coin de tes yeux
Puis
Nouvelle vague
Un amour sans fin

Puis

Rien

Du noir

Comme si la mer pouvait boire tout ce qu'elle venait de m'apporter

Tout ce dont je me souviens

C'est de toi

De ton regard

Et je ne sais pas si cette lettre parviendra à ton égard

Mais je l'envoie

Nulle part

Et même si je ne me souviens pas

Je t'envoie cette lettre

Pour te dire ô combien je t'aime.

ALICE MARIE-OLYMPE LE DAUPHIN

Prix Lycées 2022

FILOU, LE CHAT

Bonjour,

Je me présente, je suis le chat. J'aurais pu m'appeler Max, Ajax, ou Plume. La vérité, c'est que je n'ai pas de nom. Les hommes qui me croisent me nomment « le chat ». Je pourrais vous raconter ma vie de chat noir heureux, bichonné par une famille qui m'aime, dans une belle maison, mais cela ne serait pas mon histoire. Du plus loin que je me souviene, j'ai toujours erré dans les rues de ce quartier de Saint-Brieuc et personne ne s'est vraiment occupé de moi. Je ne compte plus le nombre de fois où les humains m'ont crié : « un chat noir, vite, ne le regardez pas ... cachez-vous ! » Pourquoi la couleur de mon pelage noir, pourtant si doux et si soyeux, les effrayait autant ? J'ai mis énormément de temps à comprendre la raison de ce manque d'intérêt. Pourquoi personne ne m'aime ?

Je vais vous l'avouer, j'ai un petit peu menti. En réalité, j'ai un petit surnom. On m'appelle le chat « maudit ». Je me suis longtemps demandé pourquoi on me donnait un tel surnom ! Je ne suis pourtant pas méchant et je ne demande que de l'affection. Un autre matou roux, quant à lui m'a expliqué que pour les humains, les chats noirs étaient associés aux sorcières et à la couleur du diable. Voilà l'origine de notre exclusion ! Les humains ont peur de nous et pensent que nous portons malheur.

Pourtant, il y a quelques jours, ma vie a pris un autre tournant. Un matin d'hiver, alors qu'il faisait très froid et que les routes étaient gelées, j'ai fait la rencontre de cet homme. Assis sur un banc dans le parc, il se tenait tristement auprès d'une valise qui je pense devait contenir toute sa vie. Âgé d'environ soixante ans, les cheveux gris, gras et ébouriffés, il avait un visage noir, ridé et triste. Il était vêtu de vêtements qui ne semblaient pas très chauds pour affronter l'hiver. Je me suis tranquillement approché de lui, avec tout de même un peu de méfiance. En effet, si les chats noirs portent malheur, alors pourquoi n'en serait-il pas autant avec un homme

noir? Quand nos regards se sont croisés, j'ai tout de suite compris qu'avec Bill, nous allons devenir des partenaires de galères. Qui eût cru que moi, le chat noir maudit, j'allais devenir le meilleur ami de ce sans domicile fixe? Je l'adore Bill. Tous les matins, nous partageons un moment ensemble. Grâce aux quelques pièces laissées par des passants généreux, Bill s'offre un café au bar du coin de la rue. Et malgré sa misère et son peu d'argent pour vivre, il pense toujours à moi en demandant en supplément une petite coupelle de lait.

Bien sûr, je suis un chat, et Bill un humain. Pourtant nous avons de nombreux points communs en plus de notre couleur noire. La vie ne nous a pas ménagés et nous avons tous les deux connu une longue période de solitude et d'exclusion.

Assis près de Bill, je passe beaucoup de temps à observer les passants dans la rue. Il y a ceux qui nous ignorent. Beaucoup ne nous remarquent pas. Ou alors ils font semblant et passent leur chemin. Il y a aussi ceux qui nous observent avec un regard proche de la peine et de la pitié. Souvent, ils n'osent pas venir nous voir. Enfin, il y a ceux qui semblent dégoûtés et se moquent dès qu'ils nous ont dépassés. Ce sont d'ailleurs souvent les adolescents. Ils ne comprennent vraiment rien eux! Ils nous jugent et pensent que nous sommes responsables de cette situation. Eux, ils ont la vie devant eux et pour l'instant ne connaissent pas de difficultés financières. J'espère que ce monde changera un jour. Si tu es riche, tu es normal et accepté par les autres. Mais si tu es pauvre, le monde peut aller jusqu'à t'exclure, t'ignorer et t'insulter. Il en est de même pour la couleur de peau. Nous sommes jugés parce que nous avons une couleur de peau différente. Le noir n'est pas la normalité. Nous sommes différents et ce qui est différent fait peur.

Pourtant Bill, lui, reste toujours poli et souriant et c'est peut-être ce qui le sauvera un jour.

Je me souviens de ce jour d'hiver au parc. Il faisait très froid et la neige commençait à tomber. Les nombreux passants bien emmitouflés dans leurs vêtements chauds s'activaient devant nous. Dans ma tête, je les imaginais rentrer chez eux après une belle journée de travail, et partager des moments

en famille auprès d'un bon feu de cheminée. Bill me serrait fort sur ses genoux. Sur le banc d'en face, j'ai aperçu cet homme qui nous fixait mon compagnon et moi. Il était là, bien droit, planté au sol. Son regard ne faisait apparaître aucune émotion. Je ne suis pas certain que Bill l'ait remarqué. C'est à ce moment que j'ai commencé à entendre des cris. Une petite troupe de quatre jeunes du quartier, tous habillés de vêtements chauds traversait le parc. L'un d'eux s'est mis à hurler en se rapprochant de nous : « Regardez les gars, c'est l'autre clochard, il est aussi noir et sale que son chat ! » Bill n'a pourtant rien dit mais trois des garçons se sont dirigés sur lui et l'ont insulté puis frappé. Le pauvre Bill impuissant ne pouvait rien faire. Le quatrième garçon arriva à me donner un gros coup de pied juste avant que je réussisse à me faufiler derrière une poubelle. Ces quatre-là riaient à voir Bill impuissant et seul. Ce furent les deux minutes les plus longues de notre vie. Au moment où Bill reprit ses esprits et moi regagnant ma place à côté de lui, nous nous sommes rendu compte que la bande avait filé avec le peu d'argent que Bill possédait. Autour de nous un certain nombre de passants nous fixaient sans agir. La peur et le manque de courage sans doute ! Je ne comprends pas pourquoi les gens sont vraiment si indifférents. Je gardais en tête cet homme qui nous avait fixés. Il semblait choqué, bouleversé, traumatisé. Pourquoi n'était-il pas intervenu ? Comment notre société a-t-elle pu en arriver là ! Tant de haine, de méchanceté et d'indifférence.

La nuit est tombée. On s'est retrouvé seuls et bouleversés par ce que nous venions de vivre. Je voyais bien que Bill avait mal. Je ne sais pas s'il avait plus mal en raison de ses contusions ou bien dans son cœur détruit. En tout cas, son sourire avait disparu ... La nuit fut très longue, je n'arrivais pas à trouver le sommeil. Cette horrible journée repassait sans cesse dans ma tête. Le lendemain, le réveil n'a pas été joyeux. Bill dépouillé de son argent ne put s'acheter son café et mon lait. Le visage abîmé de Bill était silencieux et triste, tout comme moi. La matinée fut très longue, et je m'inquiétais de voir mon seul ami dans cet état. Il était midi, les cloches de l'église au loin sonnaient quand je revis cet homme ...

Il était à nouveau sur le banc, l'homme qui nous fixait, Bill et moi, lors de notre agression d'hier. C'est alors qu'il s'est avancé vers nous avec une certaine timidité. D'un air rassurant il s'adressa à Bill : « Bonjour,

je m'appelle Richard, je vous ai vu hier être victime de ce groupe de jeunes. Je m'excuse de pas être intervenu, ces gars-là sont puissants et me font peur. Je m'en veux de n'avoir rien fait. Tenez, pour m'excuser je vous ai apporté un petit déjeuner pour vous et votre adorable chat ! »

Bill l'a remercié silencieusement d'un regard et baissé les yeux. J'imaginai le chaos dans son esprit.

Richard s'assit près de nous et commença à me caresser. « Soyez fort, vous savez, il y a cinq ans j'étais dans la même situation que vous, je vivais dans la rue et je recevais beaucoup d'insultes sans pouvoir rien faire, mais aujourd'hui j'ai un travail stable, et un loyer. Je travaille dans une boulangerie tout près d'ici, je suis certain que vous allez sortir de vos galères. Gardez espoir. »

Je suis très content d'avoir fait la rencontre de Richard. Son histoire est très touchante et j'ai senti que cela a donné beaucoup d'espoir à Bill. Après avoir bien discuté avec lui Richard est reparti travailler dans sa boulangerie.

Quelques jours sont passés. Bill et moi avons repris notre quotidien. Grâce à la générosité de certains passants, nous avons réussi à mettre quelques pièces de côté. Tous les jours Richard vient passer un bon moment avec nous lors de sa pause du midi. Il a pris l'habitude de nous ramener quelques viennoiseries de la veille que Bill déguste avec tendresse. Nous avons appris à le connaître et passons de très bon moments tous les trois. Richard a vécu une histoire très touchante. Âgé de cinquante-sept ans, il a vécu onze ans dans la rue en enchaînant les galères. Tout comme moi, Richard trouve cette société injuste. Il connaît ce sentiment d'exclusion sociale. Cependant, ce qu'il ne pourra jamais comprendre c'est pourquoi certaines personnes nous rejettent à cause de notre couleur de peau.

J'adore écouter mes deux hommes préférés rire et discuter ensemble, Bill ne le montre pas mais il se sent très seul. Bien sûr, je sens qu'il aime ma compagnie mais notre communication se limite à de simples ronronnements lorsqu'il me caresse. Je sais bien que pour lui ce n'est pas suffisant.

Le 18 août, c'est l'anniversaire de Bill et Richard lui a fait une grande surprise. Il est venu nous chercher tous les deux et nous a emmené pique-niquer à la plage. Bill était ravi de revoir la mer ! Il ressemblait à un enfant. Nous avons passé une merveilleuse journée ensemble, et Richard nous a même promis que chaque premier dimanche du mois, il reviendrait nous chercher pour aller se promener à la plage.

Richard a changé notre vie à moi et mon ami.

Un an a passé depuis notre rencontre. Un jour, Richard est arrivé vers nous et j'ai tout de suite senti que quelque chose avait changé en lui. Il semblait radieux et apaisé. À peine était-il arrivé qu'il nous criait déjà : « Eh les amis, j'ai une merveilleuse bonne nouvelle à vous annoncer ! »

Depuis que nous connaissons Richard, je ne l'ai jamais vu aussi heureux, je me demandais vraiment la raison de cet enthousiasme. « Voilà plusieurs années que je mets beaucoup d'argent de côté. Il y a quelques semaines, mon patron m'a annoncé son souhait de vendre son entreprise pour partir vivre à l'étranger. Je ne pensais pas que cela était possible mais grâce à mes économies, je vais pouvoir racheter la boulangerie. » À cette annonce Bill sauta dans les bras de Richard en le félicitant pour sa réussite.

Richard rajouta : « Écoute Bill, j'aimerais faire quelque chose pour toi. Tu n'es pas obligé d'accepter mais je vais avoir besoin d'un apprenti dans ma boulangerie. Je sais que ce n'est pas ta partie mais je pourrais te former. Et puis, à l'étage de la boulangerie il y a une petite pièce. Ce n'est pas le grand luxe mais provisoirement ça peut te dépanner. Ton chat et toi serez mieux que dans la rue. D'ailleurs ton petit chat, il est peut-être temps de lui donner un nom !!! » Qu'en penses-tu ?

Je vois encore dans ma tête l'image de Bill apprenant cette nouvelle. Il avait les larmes aux yeux. Cet homme a réellement changé la vie de Bill et la mienne, nous lui sommes très reconnaissants pour tout ce qu'il nous a apporté.

Aujourd'hui ça fait une année qu'avec Bill nous avons emménagé à la boulangerie. Bill, Richard et moi ne sommes sûrement pas les plus riches mais nous sommes heureux. Et je sens que notre nouvelle vie nous prévoit encore plein de surprises. Et vous savez quoi ? ... J'ai même un nom main-

tenant. Je m'appelle Filou. Je ne suis toujours pas le chat le plus aimé à cause de mon pelage noir. En effet, chat errant ou chat domestique ... le chat noir fera toujours peur aux hommes. Par contre, je suis à présent un chat heureux. Heureux parce que je ne suis plus seul. Heureux parce que mon compagnon de galère semble avoir retrouvé un peu de sa dignité. Ils sont quand même étranges ces humains ! Depuis que Bill travaille à la boulangerie, le regard des gens a changé. Pourquoi ? C'est pourtant la même personne ! Bill lui, ne montre aucune rancœur. Il n'hésite pas à parler de sa vie d'avant afin que l'on sache que la vie n'est pas simple et que, quelles que soient les difficultés que l'on peut rencontrer, il faut toujours garder espoir en l'être humain. Je suis très fier que Bill fasse aujourd'hui partie de ma famille.

Filou, le Chat

JULIETTE DUTEIL
Prix Collèges 2022

LETTRE À GWEN LIÉVAL ...

Jean-Louis Liéval
20, rue de la République
75000 Paris

Gwen Liéval
2, rue Saint-Gilles
22000 Saint-Brieuc

Paris, le 1^{er} juin 1953

Ma chère maman,

J'espère que papa et toi vous allez bien, et que tout se passe bien au village depuis mon départ. Je t'envoie cette lettre pour te dire que mon installation à Paris s'est bien passée et que j'ai même déjà trouvé un travail ! Je suis chauffeur dans une compagnie de taxi. Je travaille tous les jours mais je suis bien payé et puis ce n'est pas très fatigant d'être assis toute la journée. Comme prévu, je loge chez tante Marguerite, j'ai une petite chambre sous les toits et je peux même voir la Tour Eiffel depuis ma lucarne !

Papa et toi, vous seriez affolés de voir toute cette effervescence dans les rues de Paris : des centaines de voitures parcourent les rues à longueur de journée, les gens se bousculent dans les rues et les magasins. L'animation est extraordinaire : ça me change bien de Saint-Brieuc ! Je me souviens que quand je suis arrivé, j'ai été vraiment ébloui par l'élégance des femmes, la vie parisienne luxueuse et raffinée, j'avais très envie de me mélanger à cette population nouvelle. Contrairement à chez nous, les gens ne se connaissent pas, ne se sourient pas et semblent absorbés par leur vie trépidante. Mais il y a aussi des bas quartiers comme le quartier du Faubourg Saint-Marcel où j'ai dû parfois passer, c'est le quartier le plus pauvre de Paris, les gens y sont différents. Bien sûr, ça se voit sur eux qu'ils sont pauvres : leurs vêtements tachés, abîmés ou bien leur visage... ils sont plein de suie, sûrement dû à leur dur travail dans les

usines. Mais là-bas, les gens sont souriants même envers nous, alors que nous sommes plus riches qu'eux, mieux habillés et que nous pouvons nous déplacer librement en voiture. On y voit vraiment la différence avec le cœur de Paris, c'est finalement plus agréable de passer dans ces rues que dans celles du centre.

L'autre soir, pour l'anniversaire de tante Marguerite, je l'ai invitée dans un restaurant assez chic de Paris (j'espérais secrètement m'intégrer à cette population raffinée en fréquentant un grand restaurant comme celui-ci). Elle m'en parlait depuis mon arrivée, mais c'était bien trop cher pour y aller sans une grande occasion. J'ai jugé qu'elle l'avait bien mérité après sa dure journée de travail. Donc nous voilà dans ce grand restaurant; le serveur nous conduisit dans une pièce magnifique bordée de murs très hauts avec de grands miroirs, le toit était en fait une verrière avec de jolis vitraux, c'était une grande pièce mais avec peu de tables, elles étaient très écartées afin que l'on ne puisse pas, à moins de tendre l'oreille, entendre les conversations des uns et des autres. Ça me changeait du restaurant de Grand-Père!

Une demi-heure après notre arrivée, nous venions d'être servis: tante Marguerite avait pris de la mousse de canard avec de la ratatouille, tandis que moi, j'avais pris de la poitrine d'agneau avec un écrasé de pomme de terre. Sur une table près de nous était assis un jeune homme d'une grande force, d'une certaine beauté d'athlète, un jeune bourgeois qui fit au garçon une réponse très dure, en le priant de lui préparer sa salade: « Je ne fais pas ma cuisine moi même! » Cela fut dit sur un ton d'une extrême grossièreté et dans le même instant, le regard du serveur et le mien se rencontrèrent. Il repartit aussitôt en cuisine avec l'assiette sans aucune réaction.

Tante Marguerite continua de manger comme si de rien n'était; je compris alors qu'elle était habituée à ce genre de situation, mais moi, venant d'une ville de province, j'en fus indigné. J'y repensai toute la soirée: le mépris de ce jeune homme, l'expression résignée du serveur ...

Ce fut quelques jours plus tard que je recroisai ce serveur. C'était une journée qui avait commencé comme toutes les autres: des clients impolis, pressés qui m'adressaient à peine la parole, à part pour me donner l'adresse où je devais les conduire. Mais malheureusement (ou heureusement) quand il fut à peu près quinze heures, mon pneu creva en plein centre-ville. Je n'arrivai pas à le changer rapidement et mon client s'impatientait, il finit par sortir de

la voiture en claquant la portière et alla prendre un autre taxi qui attendait de l'autre côté de la rue. C'est à ce moment qu'un jeune homme me tapota l'épaule pour me demander si j'avais besoin d'aide. Je ne l'ai pas immédiatement reconnu, ce n'est que quand il se releva pour me dire qu'il avait réussi que je le reconnus enfin : c'était le fameux serveur ! Pour le remercier, je lui proposai de lui offrir un verre dans le bar le plus proche, ce qu'il accepta.

Arrivés au bar, on s'assit à une petite table éloignée de toutes les autres, on prit plusieurs verres, on bavarda de nos vies respectives. J'appris qu'il s'appelait Jack, qu'il vivait à Paris depuis sa naissance mais que ses parents vivaient en Angleterre. À ses seize ans, ils l'avaient laissé en France chez son oncle pour qu'il travaille. Son oncle Frank était le propriétaire du restaurant où il travaillait. Il me révéla que c'était un patron odieux et encore plus comme tuteur, mais il n'avait pas trouvé d'autre travail pour partir du restaurant. Nous parlâmes également de cette soirée, il me raconta que ce genre de personne était courant dans ce restaurant et qu'il fallait mieux ne pas en tenir compte. Je lui parlai également de ma vie, mon arrivée ici, à Paris, mon ancienne vie à Saint-Brieuc. Il sembla absorbé par ma description de cette petite ville, lui qui n'était jamais sorti de la capitale. Il me posa beaucoup de questions et j'y répondis avec plaisir, j'étais content de voir que quelqu'un puisse s'intéresser à ma ville. Nous restâmes dans ce bar jusqu'à ce qu'il soit temps pour lui de prendre son service du soir. Une fois rentré chez tante Marguerite, je glissai ma tête à travers la lucarne pour admirer la Tour Eiffel, pensif : comment Jack pouvait-il supporter toute cette ingratitude de la part des clients ? Je ne le supporterais sûrement pas, tu me connais, je ne suis pas du genre à me laisser faire. C'est bizarre mais je crois que je n'aime pas Paris ... Les grands bâtiments, je les trouve trop oppressants, ils sont très beaux, c'est sûr, l'architecture parisienne est magnifique mais je m'en lasse, je les trouvais magnifiques à mon arrivée, identiques à ceux des livres que je lisais tous les soirs à la maison avant de m'endormir. Les riches Parisiens sont également difficiles à vivre au quotidien : ils sont extrêmement irrespectueux, ils se croient supérieurs aux simples travailleurs et cela m'est insupportable ! Tu dois penser que je ne réalise pas ma chance d'être ici, dans la ville où j'ai toujours voulu habiter, j'ai travaillé très dur pour y arriver, tu le sais, et pourtant je suis moins heureux ici loin de vous, mes chers parents, mais également du reste de la famille et de tous mes amis que j'ai laissés derrière moi.

Cela fait désormais plusieurs semaines que j'ai écrit le début de cette lettre, je pensais ne jamais te l'envoyer, mais j'ai changé d'avis. Depuis, j'ai rencontré une personne : Marie. Je l'ai rencontrée lors d'une balade sur le pont Alexandre III. Je t'épargne l'histoire de notre rencontre, je t'en ferai part dans une prochaine lettre ou alors quand je rentrerai à la maison. Ce n'est pas encore très sérieux mais Marie m'a beaucoup aidé à surmonter le mal de la ville. Elle est très à l'écoute des autres, tu t'entendrais bien avec elle. Elle habite dans un petit village en périphérie de Paris, j'ai d'ailleurs prévu de partir avec elle pour le découvrir. J'ai hâte de voir ça de mes propres yeux ! Je pars la semaine prochaine pour cinq jours.

Un petit village comme celui-ci me paraît peut-être plus adapté... J'espère fréquenter des gens simples, qui ne croiront pas avoir le droit de mépriser les autres. J'y réfléchis encore mais je compte bien m'y installer et louer un petit appartement avec les quelques économies que j'ai pu faire depuis mon arrivée. Je t'en reparlerai dans ma prochaine lettre. Sinon, j'espère qu'il n'y a aucun problème à la maison, que tout va bien pour papa et que tu ne t'ennuies pas trop sans ton fils aîné. J'espère que pour Paul aussi, tout se passe bien à l'école. Merci pour le temps que tu auras consacré à lire cette lettre.

Embrasse papa et Paul, je pense bien à vous !

Jean-Louis, votre fils adoré

ELY DESBOIS & EMMA JAFFRY
Prix Collectif Collèges 2022